

LE PÈRE PEINARD



Reflecs

HEBDOMADAIRES
d'un

G N I A F F

ABONNEMENT, FRANCE

Un An 6 fr.
Six Mois 3 fr.
Trois Mois 1 fr. 50

BUREAUX : 4^{bis}, rue d'Orsel, Paris
OUVERT DE 9 HEURES DU MATIN A 6 HEURES DU SOIR

Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur

ABONNEMENTS, EXTÉRIEUR

Un An 8 fr.
Six Mois 4 fr.
Trois Mois 2 fr.

ASSASSINATS DE MORICAUDS

PAR DES OFFICIERS FRANÇAIS

LE PROCÈS DES 62 A ROME

GRÈVE DE COLIGNONS



TOUS PAREILS!

« Je suis éreinté. Nous avons dû faire le pied de grue toute la journée, car on s'attendait à une émeute des révolutionnaires. Je te répons que si ces cochons de socialistes avaient bronché, nous leur aurions joliment fait payer cette fatigue. »

Qui qu'a écrit ça ?

C'est y Gallifet ?

Non, c'est Anastay ! Oui, Anastay, le galonné du 158^e lignard, le chourineur de la baronne Dellard.

Décidément, cet oiseau-là, qui n'au-

rait pas écrabouillé une mouche étant gosse, était devenu un riche officier. Fallait qu'il tue, nom de dieu ! N'importe comment, fallait qu'il travaille de son métier.

C'est Constans-pompe-à-merde qui doit être à cran de n'avoir pas connu plus tôt un type pareil.

Sûr, il ne l'aurait pas laissé moisir sous-lieutenant. Un homme à poigne de cette trempe, c'est toujours bon à avoir dans sa manche, en guise de surin. Ça sert à toutes les besognes : aussi bien à crever un bon bougre gênant, qu'on chauffe dans l'encoignure d'une porte, de même qu'à mitrailler des ouvriers au coin d'une rue.

Ah, oui ! Si Constans le Massacreur avait su, c'est Anastay, et non le commandant Chapuis, qu'il eut expédié à Fourmies.

Anastay ne se serait pas contenté

d'une douzaine de cadavres. Une douzaine ? Peuh, de la gnognotte ! C'est des pleines brochettes d'ouvriers qu'il lui eut fallu pour étancher sa rage de sang.

Toutefois, les camaros, n'allez pas croire qu'Anastay est une exception : je veux bien que sous quelques casques dorées, y ait encore des hommes, et qu'il s'en trouve plus d'un qui, plutôt que de commander « feu ! » sur le populo, foutrait son épée à la gueule d'un ministre.

Oui, j'admets qu'il y en ait quelques-uns de cette trempe, mais ils sont rares ! Pour les dégouter, on pourrait courir les casernes, une camoufle à la main,

Kif-kif un bon bougre de l'ancien temps, nommé Diogène, qui, en plein jour, une lanterne de chiffonnier dans

la patte, rôdaillait dans les rues de son patelin, à la recherche d'un gas d'attaque....

Allez, Anastay a des copains, plus qu'on ne pense, nom de dieu!

Tenez, pour preuve, ce qui se passe aux colonies : les camaros se souviennent peut-être des massacres de moricauds que s'est payés, au Sénégal, le colonel Archinard, — et que j'ai racontés, il y a six mois.

Vous croyez que ça a cessé? Ah, ouat! Presque au même moment où en France le populos'émotionnait sur ces horreurs, Lamothe, un bandit qui est gouverneur de la colonie, repiquait au truc. Ce que je vas vous jaspiner est paumé dans les canards bourgeois : on pourra pas dire que j'invente!

C'était au mois de mai dernier, le Lamothe radine, trimballant à sa suite, dans deux navires, une chiée de troubades.

« Que venez-vous faire ici? demande l'administrateur du patelin.

— Nous venons pour brûler le village de Séléki. »

L'administrateur eut beau prouver que les moricauds étaient sages comme des images, on lui boucha la gueule en lui rappelant qu'en 1886, un lieutenant avait été escoffié et qu'ils voulaient le venger.

A ça, il répliqua, disant que la mort de ce galonné avait déjà été vengée; à preuve qu'on avait brûlé deux fois le village, et qu'on y avait tué beaucoup de populos, — rien n'y fit.

C'est le colonel Lefèvre qui résuma le fourbi : « De quoi! scrogneugnieu, on nous aurait dérangé pour des prunes? Pas de ça, lisette, foutraï le feu partout, moi!... »

De fait, le lendemain matin, comme le chef de Séléki, où y avait cinq mille habitants, arborait le torchon tricolore pour saluer les galonnés, on lui coupa la chique en bombardant le village.

Les boulets tombaient comme grêle, nom de dieu! Puis, quand on eut usé tous les boulets, on donna l'ordre au capitaine Laborie de débarquer avec quatre-vingts tirailleurs munis d'allumettes.

A midi il ne restait plus d'un village de cinq mille moricauds que des ruines fumantes, et des pauvres gas sans pièle et sans bouloitage.

Quant aux bœufs, aux cochons, aux poulets, à tout le saint-frusquin, — tout fut barboté, et le lendemain on vendit ça au village voisin, au profit des troubades.

—H—

Hein, c'est rupin la civilisation française.

Chouette métier que le métier militaire!

M'est avis que le gouverneur Lamothe, le colon Lefèvre, et les autres aussi, foutre! peuvent donner la main à Anastay.



LES COLIGNONS DE L'URBAINE

Depuis un couple de jours, à Paris, les colignons de cette compagnie sont en grève.

Les copains connaissent l'exploitation qu'endurent les cochers : la Compagnie fait casquer tant à chacun pour sa guimbarde, tout ce que le colignon fait en plus, c'est sa paye, — s'il fait moins, il a turbiné toute la journée pour la peau; bien mieux, il lui faut abouler la somme ronde quand même.

On appelle ça la moyenne. Pas besoin de dire que cette sacrée moyenne n'est pas fixe : un jour où les pantès se font roulotter plus facilement qu'un autre, les exploiters l'augmentent.

De cette façon, les colignons sont toujours dans le dos!

Donc, ceux de l'Urbaine trouvant la moyenne trop chère se sont foutus en grève : ils veulent qu'on la fixe à 15 balles net par jour, sans variantes.

Les grosses légumes de la Compagnie ne veulent pas; ils pleurent comme des veaux disant qu'ils y perdent et qu'ils vont se ruiner.

Mais, bougres de cochons, tant mieux! Bibi voudrait que ce soit déjà fait.

Voyons, à quoi que vous servez, eh, sales exploiters? Vous êtes comme qui dirait la cinquième roue d'un fiacre.

Si vous trouvez que le métier ne rapporte pas assez gras, donnez votre démission, prenez un fouet, montez sur le siège et « hue cocotte! »

Savez-vous bien que les colignons n'en mourraient pas pour si peu : ils auraient vite fait de se débrouiller entre eux et continueraient à faire rouler les sapins!

Du coup y aurait plus de chamailleries sur la moyenne!

DANS LE BAGNE A CORNEAU

Y a quinze jours j'ai dit quatre mots de la grève qu'il y a à Charleville dans le bagne du bouffe-galette Corneau, qui a maintenant pour exploiters Deville et Paillette.

La grève continue, nom de dieu!

L'autre matin les deux singes ont rouvert leur bagne, mais ça a été pour la peau, pas un gréviste ne s'est présenté.

Par exemple les cognes ne manquaient pas, non plus les flicards : on en avait fourré dans tous les alentours.

Bien plus, le 91^e biffin était consigné,

prêt à descendre dans la rue protéger la liberté du travail en mitraillant les ouvriers comme à Fourmies.

Comment qu'elle va tourner cette grève? Jusqu'ici y a rien eu, mais qui peut savoir! Le proverbe qui dit - la faim fait sortir le loup du bois - n'a pas toujours tort.

Et tandis que les ouvriers se serrent la ceinture pour n'avoir pas à se remplir le ventre, les patrons la mènent joyeuse.

C'est ainsi que l'autre jour ils ont été faire une riche partie de chasse avec monsieur le préfet : à tirer le gibier peut-être bien que l'envie leur est venue d'un autre gibier, — les pauvres prolos.

LES PORTEFAIX DE CETTE

C'est des bougre à poil que ces noms de dieu, là!

Et ils sont tous en grève, foutre. Voici de quoi il retourné : les bouffe-galette de l' Aquarium ont foutu un impôt faramineux sur les vins qui viennent d'Espagne en France.

Ils disent qu'ils veulent protéger les vignerons français. En vérité, c'est pour faire entrer une foulitude de picailleurs dans les coffres des gros marchands de vinasse.

Pour ce qui est des petits vignerons, ils continueront à tirer la queue du diable; de même que nous autres, pauvres prolos des villes, nous continuerons à licher à raison de 16 sous le kilo un abominable vinochard fabriqué avec du campêche et de la fuschine.

Au contraire, il sera plus mauvais, nom de dieu! Avant on nous y foutait quelques gouttes de vin d'Espagne, maintenant ça sera de la pure fuschine.

Or donc, le nouvel impôt ne profitera qu'aux richards, comme toujours, d'ailleurs!

Mais il ne fonctionne pas encore. Ça ne sera qu'à partir du mois de février qu'il entrera en vigueur. Aussi, savez-vous ce qui arrive?

Tous les gros marchands profitent du temps qu'il leur reste pour emplir leurs caves de vin d'Espagne : dans six semaines ils le revendront un bon prix et empocheront la différence, puisqu'ils n'auront pas eu l'impôt à payer.

Turellement, vous reluquez d'ici ce qui arrive : en Espagne on charge les bateaux, on charge!... on charge!... Et en France on décharge, que ça fait peur, tellement y en a.

Quand les portefaix ont vu de quoi il retournait, ils ont voulu y trouver un petit bénéf : ils ont demandé de l'augmentation.

Ceux d'Espagne ont commencé : à Valence et à Alicante ils ont réclamé et ont obtenu illico 10 balles pour 8 heures de turbin, et 3 francs par heure supplémentaire.

Les richards espagnols ont été mariotes : ils savent qu'ils vont farcir leur gousset, quèque ça leur fout...

Maintenant c'est au tour des portefaix de Cette : ils veulent être payés kif-kif les copains de Valence et d'Alicante.

Et comme on n'a pas voulu leur accorder l'augmentation, ils se sont foutus en grève, et carrément ils s'opposent au débarquement de tout, — surtout des barriques!

Faut-il que les richards français soient rapias! Ils vont perdre là une huitaine de jours, et ça pour être seuls à profiter du bénéfice: ils ne veulent pas, sur les millions qu'ils vont empocher, que quelques pièces de quarante sous glissent dans la profonde des ouvriers. Ils sont tellement grippe-sous qu'ils en deviennent couillons: ils ne voient pas que le temps file vite et que le moment où ils devront cracher l'impôt arrive dare dare...

Ce que j'en dis, c'est histoire de montrer aux camaros comment on nous plume; car, foutre, j'ai pas besoin de dire que je ne prends parti ni pour la gouvernance qui perçoit l'impôt, ni pour les richards qui cherchent à le faire passer à l'as.



Histoire d'un Revenant

« Tiens, tiens! D'où que tu sors? » que je fais l'autre jour à un copain, râblé en hercule, qui radinait à ma turne.

— M'en parle pas, qu'il me fait, je viens de tirer quatre mois. Y paraît que j'ai manifesté à l'Opéra, quand on jouait Lohengrin: l'Opéra et la musique je m'en contrefous, ça m'a tout de même valu quatre mois!

— Pauvre aminche! Tu vas me conter ça, mais tu dois avoir la pépie, allons chez le bistrot.

Une fois installés, le cul sur la banquette, les coudes sur une belle table de marbre, le camaro lâche sa bonde:

« Mon vieux Peinard, je vas pas te conter tout le menu, y suffit de te dire que, passant sur la place de l'Opéra, des sergots m'ont agrippé, sans que j'ai seulement fait: ouf!

J'en étais baba! Mais n'ayant rien sur la conscience, je me dis: c'est l'affaire de cinq minutes au violon. Tout de même, en route, ne voulant pas trop me laisser mener pareil à un dindon, je dis au flicard qui me tenait le bras: « Si je voulais, vous ne me mèneriez pas!... » Et pour le lui prouver, je te le plie en deux comme un jonc.

Ah malheur, j'étais frit! Par derrière y avait un officier de paix, il fait signe à d'autres sergots, braillant: « Faut le passer à tabac!... »

Une fois au poste, mes chameaux s'apprêtaient à me tarabuster de belle façon. Y avait rien de fait! D'un bond, je vais me caller contre le mur: « Venez-y, vaches! Vous me passerez pas à tabac ou j'en crève un... On me coupera le cou après, je m'en fous... »

Ça donna à réfléchir aux flicards, au lieu de me sauter dessus, il se mirent à parler de me fouiller: « Non pas, que je gueule, vous me fouillerez pas! Je vas sortir ce

que j'ai dans mes poches... » Et, sans m'épater, je leur colle sous le blair un numéro du *Peinard* et un de la *Révolte*.

Oh, mon vieux, ça les a calmé! Faut pas faire les malins qu'ils ont dû ruminer: il nous créverait comme il le dit.

Et on m'a laissé tranquille, toute la nuit.

Seulement, si les deux canetons ont foutu le trac aux roussins, ils ont mis en rage les jugeurs, aussi ils n'y ont pas été avec le dos de la cuillère: j'ai ramassé quatre mois!...

C'était rigolo à la Correctionnelle le jour où je suis passé: on était une chiée... Y en avait un qui avait un avocat; on le condamne tout de même, vu qu'on condamne toujours, — jamais on n'acquitte! Il ramasse deux ou trois mois, je crois. L'avocat demande l'application de la loi Béranger: « Non pas, que fait le chef des jugeurs, pas de ça! Mais, tenez, pour vous faire plaisir: trois jours de prison!... »

Hein, c'est de la justice, ça! Les vaches enjuponnés condamnent à la va je te pousse, suivant les trombines...

Le plus bath c'était un gosse qui s'était payé un boisseau de pommes de terre pour foutre sur le coin de la gueule aux flics.

Y en a un qui est venu déposer: on aurait dit qu'il avait la pomme de terre dans l'œil, tellement c'était gros et noir.

Et le gosse jubilait, nom de dieu! Je ne sais pas ce qu'il a ramassé... »

..*

Pour lors, que je fais au copain, dans toutes les manifestances, le tort du populo est d'avoir la trouille rien qu'à reluer des sergots.

Ils arrivent à dix, et brouf! Tout le monde décanille: ça nous fout le même trac qu'aux oiseaux les bâtons habillés de guenilles que les paysans plantent dans champs.

Sous la casaque des flics, y a des hommes, et rien que des hommes, nom de dieu! C'est ça qu'il faut se foutre dans le ciboulot.

Nous sommes des milliers, ils sont des dizaines, — et ils nous font le poil!

TOUJOURS LES BLEUS!

Nom de dieu, il en pleut des babillardes au sujet des bleus!

Celle que je colle ci-dessous, est d'un bleu déteint, — autrement dit qu'il a été bleu et qu'il ne l'est plus.

Bien plus, cré tonnerre! Il a eu du galon: heureusement qu'il a tout plaqué pour redevenir un simple pékin.

Mais je pose ma chique pour laisser dégoiser le camaro:

Lorient, le 28 décembre 91.

Décidément, mon vieux Peinard, la lecture de ton journal me plaît, et ça, parce que tu tapes dur sur les militaires galonnés. Et quand je dis militaires je ne veux pas seulement dire biffins, mais vétérans et artibottes compris.

Je ne suis plus un bleu, nom de dieu! Je suis un vieux dur à cuire libéré de cette

année, mais ça n'empêche que je me souviens de mon arrivée à la cambuse.

« Hé là bas, que me cries un gros plein de soupe, vas-tu venir z'ici? Tu connais seulement pas tes chefs, depuis hier que t'es arrivé! Espèce de bleu... » C'était un méchant cabot à deux sardines, un breton qui savait pas dégueuler deux mots de français, et avec ça, pas foutu d'écrire son nom.

Alignés sur deux rangs, on remuait bras et jambes dans tous les sens, comme des pantins sur une machine électrique. Mais, attention, Peinard! avec cette différence que les coups de pied au cul ça pleuvait dru comme grêle sur le postérieur à bibi et sur celui des camaros.

Quand on avait le malheur de tourner la tête pour regarder un voisin qui manœuvrait plus mal que les autres, le cabot sans rien dire venait derrière et, d'un revers d'abattis, il vous envoyait une taloche sur le coin de la trompette. Et dame, ça ne vous donnait pas l'envie de recommencer.

C'est qu'il avait d'énormes battoirs au bout des bras, notre cabot! Le colon aurait pu lui faire laver les draps de lit de tout le régiment, histoire de faire des économies: il aurait tapé sec sur le linge, et aussi sur la chemise de la cantinière, — surtout si elle avait été dedans; il aurait joliment bien frotté à l'endroit des macarons, car y ne dédaignait pas la viande, mon caporal.

En résumé, c'était un saloplaud, bête et méchant, mais quoiqu'il aimât la viande, y n'a jamais bouloté les sacs à broches de la chambrée, ce nom de dieu là!

Un ancien sous-off.

A une autre, maintenant: les lettres des bleus, c'est comme les cheveux de Léonore, quand y en a plus, y en a encore!

Mézières, 91^e biffin,

Mon vieux Peinard, la lettre que tu as publiée sur les pieds de banc de la 23^e, ces rengagés de malheur qui ont du poil plein les pattes, a foutu tout en branle.

Le capiston, qui est moins rosse que ses subalternes a interrogé tous les bleus pour savoir si, oui ou non, on les maltraitait.

Tu penses, pas un n'a bronché! On avait tous l'air de tomber de la lune et de pas savoir de quoi il était question, crainte de se voir appliquer le système du colon de Reims.

On ne coupe pas dans les enquêtes! En admettant que le capiston y ait été franc jeu, y a d'autres galonnés que lui et le biffin qui casserait du sucre en verrait de dures dans la suite.

Tralala! Ces enquêtes, c'est plus pour dégoutter celui qui t'envoie les tuyaux que pour punir le coupable...

Et tu sais, mon vieux, y a pas qu'à la 23^e qu'on reçoit des coups de pied dans le cul, à la 32^e c'est kif-kif.

As pas peur, y a de la haine au cœur, et le jour que le volcan fera éruption, toutes les nikelées n'iront pas trouer les poitrines ouvrières: l'or attire le plomb.

Un bleu.

Voilà pour ce qui est des bleus!

A ce qu'il me semble, mille charognes,

c'est une mode de taper sur eux, pareil comme si s'était des tambours.

C'est probablement à force de coups de pieds et de taloches que les galonnés inculquent aux nouvelles recrues l'amour de la Patrie?...

Nom de dieu, puisque j'en suis à jaspiner sur les troubades, je ne veux pas poser ma chique avant de compter aux copains une saloperie de médecin-major.

C'est à Paris que ça s'est passé, à la caserne de Lourcine : un lignard du 117^e, nommé Esnus, était depuis un bout de temps rudement décliné ; il se fait porter malade. Va te faire foutre, le major l'envoie dinguer en le traitant de carottier !

Le pauvre fleu, désespéré et souffrant trop, profita de ce que les camaros faisaient les pantins à l'exercice pour se foutre une balle de fusil Gras dans la caboche : il s'est tué net !

Là encore on parle de faire une enquête, ordonnée par le colon. Nom de dieu, on sait ce que vaut l'aune de cette marchandise !

Et puis après, ça ressuscitera-t-il le pauvre Esnus ?

« Ça évitera le renouvellement de pareilles machines?... » Allons donc ! Ça évitera rien du tout ; les majors continueront à reluquer de travers les trombines qui passent à la visite.

Pour que ces horreurs se renouvellent pas, y a qu'un moyen : supprimer le métier militaire.



LE PROCÈS DES 62

Cher Peinard,

Les anarchos ont raison de dire que les gouvernements se valent, — et ne valent pas cher ! Le seul fait que je vais conter aux camaros, en donnera des preuves palpanes.

Donc, étant de ceux qui pensent que si les proprios veulent défendre leur bien, ils sont assez grands pour le faire eux-mêmes — je ne vois pas pourquoi les prolos se feraient casser la gueule pour ces salops.

C'est dire qu'il y a deux ans, n'ayant pas envie de pourrir dans le bagne appelé caserne, je me cavalaï dare dare, laissant aux pauvres tocards le soin de défendre la Pouâtrie, — et je m'enquillai illico en Suisse.

Mince de couille que la liberté de cette républiquette !

Y a un gouvernement... Et il est de la même trempe que les autres. Il ne fut pas long à m'expulser ! Foutu à la porte du canton de Genève, je filai en Italie.

S'il fallait conter aux camaros toutes sortes d'affaires et d'emmerdements qui me tomberent sur le râble, — y aurait vraiment de quoi en faire pisser pendant quinze jours Constans le Massacreur.

Enfin, de patelin en patelin, je rapliquai un jour dans la ville où ce vieux châtré de Léon XIII fait le jacque, habillé en pape.

Voilà que je tombais à pic ! Juste, on

était en train de faire passer devant les enjuponnés soixante-deux bons copains qu'on a arrêtés pour les manifestances du dernier 1^{er} mai.

Tu parles, mon cher Peinard, si j'en fis mon profit ! De rudes gas que les zigues, — ils ont du poil, mais c'est pas dans le creux de la main.

Au point que le chef des juges, un vieux, plus pelé que le cul d'un singe, en restait baba, chaque coup qu'un des copains répondait à une question.

Dans le public, pas bezef de place. La moitié était occupée par des sergots, des cognes et des mouchards, reluquant les camaros qui viennent assister au procès.

Aussi, quelle poussée, pour s'enquiller dans la salle ! Car y a une foultitude de populo qui poirotte à la porte, — et il gobe les accusés, nom de dieu, il craint pas de les applaudir.

Dans la salle, les bons bougres du fond crient bravo quand un des accusés rive chouettement le bec au chef des juges. Le type a beau menacer de faire évacuer la salle, on se fout des menaces de ce pègre.

Figure-toi, père Peinard, quel trac ces enjuponnés ont des copains : ils ont fait construire une cage de ménagerie, avec barreaux de fer, comme on en voit dans les foires. C'est là-dedans que sont empilés les gas !

Et ils se gênent pas les bougres ! Ils chahutent là dedans que c'est un beurre ; ils saluent les copains du fond, et quand ils sont à cran secouent les barreaux pire que les lions à Bidel.

L'un des enjuponnés fait l'appel des accusés, puis des témoins dont y a 400, — ça dure deux jours.

C'est en correctionnelle que passent les copains : y a un truc de fourchette en Italie, pour paumer les zigues d'attaque, on les sape sous prétexte d'association de malfaiteurs. En correctionnelle, ça va à vingt ans de bagne. Les accusés auraient voulu aller en assises, mais les marchands d'injustice n'ont rien voulu entendre.

Alors commence l'interrogement : le premier à parler est Cipriani, il s'est déclaré anarcho, et prouve que les anarchos ne sont pas des malfaiteurs. A preuve que le gouvernement suisse n'a pas voulu extradier Malatesta, condamné par contumace comme malfaiteur, tandis qu'il a remis à l'Italie le galonné Livraghi, qui, en Afrique, faisait assassiner les riches moricauds pour leur refaire leur pognon.

Ensuite c'est le tour à Palla, un beau lascar bien planté, — malheur ! quand il envoyait un pain à un sergot, ça devait y faire une sacrée marque. Les canards bourgeois voulaient le faire passer pour mouchard, — ça n'a pas pris. Le copain déclare que quoique condamné il restera anarcho ; il raconte sa vie de mistoufle d'un bout du monde à l'autre ; il a resté longtemps avec Malatesta, — je ne sais plus dans quel pays c'est, où, pour boulotter, ils se sont faits rétameurs.

Après, c'est un jeune, Ettore Bandi ; il

en a enduré depuis qu'il est au clou ! Les sergots l'ont passé à tabac. Ce qu'il l'engueule les enjuponnés ! C'est un beurre. Ils veulent le faire taire, et lui de rebiffer : « Allons, n'ayez pas honte, magistrats sans pudeur, retournez vos poches et sortez la condamnation déjà préparée... »

Le chef des juges veut faire sortir le copain de la salle de séance, mais tous les accusés se dressent, et dans leur cage se foutent à faire un bakanal de tous les diables.

Du coup, le président pose sa chique et continue l'interrogement.

Chaque accusé se lève à son tour, et carrément proclame l'idée, tandis que dans le fond le populo applaudit ferme.

Il faudrait des pages entières pour jaspiner tous les bons coups de gueule des copains.

Moi qui t'écris, et qui voyais ces rudes gas, sans pouvoir leur serrer la cuillère, je devais faire connaissance avec eux, voici :

Tu comprends que les roussins étaient là, dans la salle du tribunal, ne nous perdant pas de vue... Si bien, qu'un beau matin, une bande de salauds tombe dans ma piôle, fouillent partout, chapardent mon saint-frusquin, me foutent les chapelets, me collent dans une voiture à singe et en route pour la Prison neuve !

Je jubilais, vu que j'allais pouvoir causer avec les copains, car c'était là que les soixante-deux étaient logés : et dans la cambriole ou je tombai y avait trois amis. Tu penses si on s'est mis à tailler des bavettes ! Tellement que le soir on était éreinté.

Ah, mon vieux Peinard, j'avais devant moi de bons bougres ! Ils m'ont raconté ce que les vaches leur ont fait endurer de coups de bâton, de coups de pied.

Pendant quinze jours je restai là à causer avec les amis ; ils me dirent de bien saluer les camarades, une fois libre. Je le fais, — un peu tard, il est vrai ! Mais, quèque tu veux, avec les crapules de la haute on ne sait jamais comment ça finit.

Enfin, un beau matin, j'appris par la gueule d'un sale roussin que j'étais expulsé de l'Italie, étant un de ces dangereux individus, — anarcho, déserteur, — toute la rengaine, quoi !

Il me fallut laisser là les camaros. Nom de dieu, il nous en est venu la larme à l'œil, — aussi, si jamais on les tient, ce qu'on fera danser aux jean-foutre un chouette rigodon de notre invention.

Les salauds n'ont pas l'habitude de soigner les anarchos ; ils m'en firent voir de dures. De Rome à Florence, dix-neuf heures de chemin de fer, dans la voiture à singes, les chapelets aux mains ; comme boulotage une boule dégueulasse. Enfin, mon vieux, je finis par arriver à la frontière suisse.

Au dernier patelin, à Côme, je passai devant le préfet qui me signifiâ mon décret d'expulsion. Je réclame mon fourbi, mes papiers, ... rien ! ils n'avaient rien à me donner ! Je refusai de partir, du coup, mon

vieux, ils me foutirent les fers et me flanquèrent sur le territoire suisse.

Tu vois, mon cher Peinard, ils ne se contentent pas de vous expulser, en plus ils vous filoutent vos bibelots.

En Suisse, me trouvant sans papiers, les cognes me chopardèrent. On me fit voyager dans cinq ou six cantons... on me mit deux fois à la frontière française... Heureusement je pus me la tirer à travers les bois et les montagnes.

Plus loin, je fus rechopé... Enfin je pus rapliquer dans un patelin où des copains chouettes me sauvèrent la mise... C'est de là que je t'envoie leur salut et celui

d'un Peinard.

Soixante-deux accusés, c'est pas de la petite bière, les aminches!

Savez-vous que c'est là un des grands procès de l'époque. Quoique ça, les quotidiens n'en ont pas dit grand chose : ah ! si on avait écrabouillé la queue du cabot de Mme Carnot, ils auraient pissé des tartines, — mais des anarchos qu'on veut envoyer au bagne... pas la peine d'en rien dire!

Si les journaloux n'ont pas fait de potin, le populo de Rome s'en est payé, nom de dieu ! Au point que le procès a été suspendu.

Un coup rupin que le camaro ne raconte pas dans sa babillarde : dans les soixante-deux, y a des bons bougres qu'on a rafés quoique pas anarchos, Eh bien, y en a plusieurs qui, en plein tribunal, aux questions du chef des enjuponnés, ont répondu : « J'étais pas anarcho avant mon arrestation ; maintenant que j'ai vu ces types-là de près, que je sais ce qu'ils veulent, je suis anarcho !... »

Vous voyez d'ici la tronche du président ? Humberto, le roi de l'Italie, en était tellement à cran qu'il l'a destitué et qu'il a fait suspendre le procès.

Oh ! rien que suspendu. Il va se recommencer un de ces jours.

Et je dégoiserais aux copains quelle en sera la résultante.

Les Braconniers

Ces maudits richards ont tout accaparé, nom de dieu !

Ils ont toutu le grappin sur les belles terres, — bien plus, au fur et à mesure que le populo accouche de quelque chose, que ça soit d'une belle maison, d'une mécanique, ou d'un autre fourbi, ils gueulent que c'est à eux.

De la sorte, tout devient leur saint-frusquin : on ne peut pas lever le petit doigt ou poser culottes sans qu'un cogne vous coupe la chique sous prétexte que vous êtes sur la propriété d'un richard.

C'est au point qu'ils ont accaparé l'air qu'on respire.

Non pas qu'ils le mettent en bouteilles, histoire de nous le débiter à tant de litre, non ! — S'ils ne le font pas, y a pas mauvaise volonté,

Mais ils braillent bien fort que les oiseaux du ciel sont à eux, — et que le po-

pulo n'a pas le droit de leur foutre des grains de sel sur la queue.

C'est pas que les oiseaux qu'ils accaparent, mais aussi les lièvres, les lapins, — quoi ! toutes les bêtes qui se mangent, qu'elles aient du poil ou de la plume.

Quand les richards ont commencé leur accaparement (ce qui pour la France remonte à une belle chiée d'années), ça n'a pas été tout seul : y a des bougres d'attaque qui n'ont pas voulu se soumettre, ils ont rouspété, et comme ils étaient les moins forts, ils ont été s'enquiller dans les bois, où ils vivaient de chasse : on les appelait les brigands.

Les seigneurs avaient le trac de ces gas-là, — et ils n'avaient pas tort, nom de dieu !

Quand le brigand en trouvait l'occase, il se gênait pas pour piller le château, ou bien y foutre le feu... Ou bien, s'il rencontrait le seigneur dans la forêt de quatre-zeux, il te l'accrochait à une belle branche, avec un galbe épatant, — et ça faisait un drôle de pierrot pendu !

Le populo que les richards plumaient tout vif, jubilait dans sa pauvre cahute. Et le soir, tout bas... bien bas ! on se contait les riches coups des brigands.

Le brigand était l'ami du paysan : jamais il ne lui prenait un fêtu de paille, au contraire, nom de dieu ! Il distribuait au village ce qu'il avait rousti au château.

Le brigand était le vengeur du paysan : dans sa noire mistoufle, ça lui mettait un peu de baume dans le cœur de savoir que sur les grands chemins y avait des gas d'attaque rançonnant les richards.

Turellement, les jean-foutre y trouvaient un cheveu. Aussi, au catéchisme et à l'école (quand y en eut) on pistonna les gosses pour leur fourrer dans la caboche l'horreur du brigand.

Dans les premiers temps, alors qu'il n'y avait quasiment que des petits villages, ça fut difficile. Mais aujourd'hui, avec les grandes villasses toutes farcies d'usines, c'est plus commode. Surtout que ça a changé : autrefois, dans le populo on se connaissait tous, on savait où était le richard, — aujourd'hui c'est plus ça, y a un méli-mélo bougrement favorable aux exploiters.

Si bien que maintenant, dans les rues de Paris, si un sergot fait la chasse à un type, il n'a besoin que de gueuler « au voleur » pour qu'un tas d'andouilles lui donnent un coup de main.

Crédieu, je m'aperçois que j'ai déraillé : j'en reviens à mes moutons, autrement dit aux braconniers.

Les braconniers sont un tantinet les petits-fils des grands brigands de l'ancien temps. Comme eux les paysans les ont à la bonne.

Seulement les forêts sont devenues petites ; de plus, les richards ayant des ribambelles de lèche-culs, les ont farcies de gardes... .

Sans plus bavasser je vas dégoiser aux copains deux histoires de braconniers. La première s'est passée y a quelques jours

dans la propriété d'un nommé d'Anchald, aux environs de la Charité-sur-Loire :

Un braconnier fouinait par là, quand le garde s'amène pour le chauffer ; le gas se voyant pincé lui saute dessus et le désarme.

Il se souvenait qu'il y a cinq ou six ans son frangin a été tué par un garde. Voici de quelle façon : le gas se promenait avec sa particulière sur une route longeant la propriété d'un gros bourgeois.

Le garde le reluque et s'approche : « Tu vas chasser ? qu'il lui fait. Eh bien, t'y reviendras plus !... » Et illico il déchargeait ses deux coups dans le ventre du bon bougre, qui, turellement, fut tué net.

La bonne bougresse gueule à l'assassin, et le garde de la crever à moitié d'un coup de crosse sur la cabèche.

Le bandit est passé en assises. Mais ouat, on ne condamne pas des salauds pareils ! Il a été acquitté et a reçu des félicitations.

C'est parce qu'il se souvenait de l'assassinat de son frangin que l'autre jour le braconnier a sauté sur un garde et l'a désarmé.

Le gas va passer en jugement. Sera-t-il acquitté ? Allons donc ! Y a pas de pet. Et pourtant il n'a fait que foutre une crapule dans l'impossibilité de nuire... pour quelques minutes.

Un braconnier qui a été plus carré, — et qui, je le souhaite, n'aura pas des emmerdements avec les juges, vu qu'il restera introuvable, — c'est celui des bois de Blancfosse, un patelin du côté de Beauvais.

Comme le garde d'une pouffasse de la haute ne rappliquait pas à sa turne on s'est foutu en campagne, et, à force, on l'a dégotté au pied d'un arbre, crevé de trois coups de fusil.

Il tenait à la main son revolver farci de six cartouches.

C'est dire que si le braconnier n'avait pas été précautionneux et qu'il n'eût prévenu le garde, il avait des chances d'y passer, kif-kif le frangin de la Charité.

Y a pas à tortiller, nom de dieu, aussi longtemps que les richards vivront, et aussi longtemps qu'ils colleront leurs larbins dans les bois pour chercher pouille aux bons bougres,

Ils serviront de cible aux zigues d'attaque,

Et ce sera pain bénit !

COUPS DE TRANCHET

Encore les juges. — Ces vaches-là ne foutront jamais la paix aux bons bougres.

Voici qu'ils s'en prennent à l'Endehors, un canard qui, sans être anarcho, n'en a pas moins une riche allure.

Pour le pincer, les bourriques de l'injustice s'y sont pris d'une sale façon : ils ont tourné et retourné le caneton et, à force de

chercher, ont réussi à le poursuivre l'accusant d'avoir écrit des choses immorales. Faut-il qu'ils soient daims, ces salops-là! Au lieu de faire du tort à ceux qu'ils poursuivent, ils leur font du bien, car le populo se dit : « Faut qu'il y ait du bon, puisque les jugeurs sont à cran!... »

Pour quand? — Nom de dieu, y s'en est peu fallu que le palais d'injustice de Grenoble flambe comme une bottée de paille.

Y a eu un bon commencement, mais rien que çamalheureusement! Yen a qu'un morceau de brûlé.

Mille bombes, c'est jamais bibi qui portera un seau d'eau pour éteindre une cahute pareille!

Vengés! — Les galonnés de Limoges viennent de prendre leur revanche.

Le conseil de guerre de l'endroit vient de condamner à mort le troubade Guérin, qui, y a trois semaines, a débarrassé sa compagnie du sergent Rousse, en lui foutant une balle dans la peau.

LE PÈRE PEINARD EN PROVINCE

TOURS DE FICELLES

Saint-Etienne. — Les socialos à la manque viennent de jouer un tour aux anarchos qui avaient cru bon de se grouper à la Bourse du travail, sous le nom de Syndicat des hommes de peine.

Les petits messieurs aux appointements n'aiment pas qu'on vienne fourrer le nez dans leur fromage.

Comme ils ont déjà remporté plusieurs vestes, — entre autres, dernièrement, au rendement de comptes de leur délégué au congrès de Bruxelles, où ils empochèrent un éreintement complet,

Sans compter la dizaine de conférences de Faure, dont une eut lieu dans la grande salle de la Bourse et où les contradicteurs ont eu leurs arguments dépiotés comme une grenouille.

Tout ça les fout à cran, nom de dieu! Aussi ils n'ont rien trouvé de mieux pour enrayer le mouvement, que de voter avant d'être débordés, l'expulsion de la syndicale des hommes de peine.

Ils sont rien andouilles les types, s'ils se figurent blouser le populo avec leurs petites saloperies.

Au contraire, ils l'éloignent d'eux, car chacun se dit : « Bondieu, quoi donc qu'on deviendrait, s'ils étaient les maîtres de tout? Y aurait plus mèche de faire un pas sans leur autorisance. Brouh! Du quatrième Etat, n'en faut pas... non plus que du cinq ou sixième. »

RICHES PÉTROUSKINS

Jouy est un petiot endroit près de Chartres. L'autre jour, un copain du pays y radine et y emmanche une petioté conférence.

Les gas du pays ont radiné, nom de dieu! Et quel a été l'épatement du camaro quand il a eu dégoisé son flanche sur la Patrie; quand il a eu dit que la terre doit

être aux paysans, et que c'est à eux de foutre le grappin sur les domaines des riches,

De voir que les campluchards ne s'émotionnaient pas pour deux liards.

« Tê, petit, qu'ils lui ont fait, tout ça on le pense; on n'attend que l'occase pour le foutre en pratique... »

Eh oui, c'est comme ça, nom de dieu! Ça se mijote partout : le jour où les paysans auront tout à fait vu qu'il est de leur intérêt de chambarder la garce de société actuelle, ça ne moisira pas.

PAS DE JÉRÉMIADES!

Mohon. — Un vieil ouvrier de l'endroit m'envoie une babillarde ousqu'il jaspine les crapuleries que subissent les bons bougres au bague de la clouterie :

D'abord, ceux qui sont payés au poids de ce qu'ils ont fabriqué ne peuvent pas vérifier le poids de leur marchandise;

Ensuite c'est les contre-coups qui sont rosses au dernier point :

Puis, c'est les vieux ouvriers qu'on fout à la porte quand il ne sont plus habiles....

Ces crapuleries, et bien d'autres, foutent les ouvriers en rogne. Si bien qu'il y a un bout de temps ils ont fait grève.

Illico les gendarmes se sont amenés pour donner un coup de main aux exploiteurs; y a même eu des ouvriers qu'on a foutu au bloc.

Hélas, à force, il a fallu radiner au bague! Turellement, les gas qui s'étaient mis un peu en avant ont reçu leur sac.

Si bien que les voilà maintenant, signalés aux patrons, ne pouvant trouver d'embauche, — et ne sachant de quel côté tourner leur boussole....

Sur tout ça, le bon bon bougre qui m'écrit à raison. Mais, ou il déraillie rudement, c'est quand il dit que sous l'empire ces horreurs là n'arrivaient pas.

Voyons, l'ami, tu radottes!

Sous Badingue comme au jour d'aujourd'hui, les patrons volaient les ouvriers le plus qu'ils pouvaient, — et quand on n'était pas sages les gouvernants prétaient aux singes des gendarmes, — kif-kif aujourd'hui!

Si l'an dernier y a eu le massacre de Fourmies, — sous l'empire y a eu celui d'Aubin et de la Ricamarie.

Vois-tu, l'ami, quelle que soit leur trombine, tous les gouvernants se valent : c'est de la poison!

Faut jamais soupiner comme un soufflet de forge, et dire : « A telle époque on était moins exploité qu'à présent... »

C'est comme ceux qui disent : « dans mon jeune âge on s'amusait mieux... » ou bien : « l'hiver n'était pas si dur... »

De la couille tout ça, nom de dieu!

Aujourd'hui, mon vieux, tu te figures que tu regrettes l'empire, à cause qu'il y a vingt ans les patrons étaient moins salauds, et les gouvernants moins bandits, — tu n'y es pas.

Ce que tu regrettes, c'est pas l'empire, — c'est ton jeune âge : à cette époque t'avais vingt ans de moins....

Vois-tu, à faire les yeux en coulisse au passé, à ce qui a été, nous serons toujours roulés : faut regarder en avant, — rien qu'en avant, nom de dieu!

ÉTRENNES DU POPULO

Saint-Nazaire. — Mille bombes, c'est partout pareil! Quand les ouvriers devien-

nent vieux les patrons les foutent à la porte sans se gêner.

C'est ce qui vient d'arriver à un bague qu'on appelle la Régie.

Pour le coup des étrennes on a congédié une trentaine d'ouvriers; les plus vieux, turellement. Parmi ceux-là y en a qui turbinaient depuis vingt ans.

Bien mieux, on les fait poirotter pour leur abouler la paye : on ne leur donnera leur pognon que le 20 janvier.

Tout de même, c'est de rudes rosses, les singes!

Eh bien, faut se pénétrer d'une chose : ça continuera sur ce pied tant qu'on ne se rebiffera pas.

Y a pas besoin d'attendre la saint Sylvestre pour foutre des étrennes aux patrons : on peut les faire étrenner n'importe quel jour!

CHOUETTES FEUILLES

Les feuilles de papier n'ont pas de saison, elles poussent aussi bien au mitan de l'hiver qu'au printemps.

Nom de dieu, voici qu'il en tombe trois à la turne qui font bougrement plaisir à voir.

Commençons d'abord par celle qui vient du plus loin : *L'Avenir Anarchiste* (1), un caneton qu'une floppée de zigues à poil font paraître, quand ils peuvent, à Barcelone : ils en sont au deuxième numéro.

Le canard est fait en trois langues : un morceau en espagnol, un autre en français, et une troisième part en italien.

Y a de bonnes choses, tonnerre! Les copains y soulèvent des lièvres qui peuvent ne pas plaire à tout le monde, — mais, bast! c'est toujours bon : ça fait causer, on apprend à se connaître et à mieux savoir ousqu'on va.

La seconde feuille qui m'arrive vient de Lille : c'est *le Rugissement populaire* (2). Et, nom de dieu, on y engueule chouette-ment les socialos à la manque.

Riche besogne, celle-la! surtout dans le patelin qui a Lafargue pour bouffegalette.

Comme *le Rugissement* a raison quand il dit : « Nous serons toujours roulés, tant que nous voterons : hier pour Boulanger, aujourd'hui pour Lafargue, demain pour un autre sauteur. »

Une chose encore, qu'il ne rate pas : c'est de faire honte aux copains de Lafargue d'avoir dénoncé Lorion, de l'avoir expédié au bague.

Ça, c'est pire qu'un assassinat : c'est une marqué que ces types-là ne pourront pas s'enlever : dénonciateurs! pourvoyeurs de bague! C'est pire que tout.

Au troisième, maintenant : *le Falot* (3), un petit bougre qu'a l'air de vouloir éclairer ferme.

C'est à la suite des conférences de

(1) *El Porvenir Anarquista*, calle de Corcega, piso 3, segunda puerta, Barcelona-Gracia. — Espagne.

(2) *Le Rugissement populaire*, hebdomadaire, 3, rue des Arts, Lille (Nord).

(3) *Le Falot*; bi-mensuel, 3, place de la Révolution, Cherbourg (Manche). — Abonnements : 2 fr. par an; 1 fr. pour six mois.

8. Faure que l'...
copains d'accom...
que celle-la, fo...
D'autant pi...
patelin où, gré...
un avant zout...
gouvernée par...
En outre, c'...
gres qui vive...
pieds humide...
risette à l'...
Ohé, du...
de bateau

Co

Paris. —
réunion de...
13, rue Au...

— Tous...
magne. Xl...
le dimanc...

— Les...
et la Lig...
les samed...

Ménilmo...
Le din...
soirée fa...

— Le...
anarchi...
Conféce...

martre...
Le 7...
Jacque...

ment r...
Trois...
Sujet...

Ch. M...
Qua...
Sujet...

com...
T...
Nous...

écol...
disc...
et p...

sem...
F...
tac...

aa...
de...
il...

si...
g...
Sj...

S. Faure que l'idée est venue à quelques copains d'accoucher du *Falot*. Bonne idée que celle-là, foutre!

D'autant plus que Cherbourg est un patelin où, grâce à l'Arsenal, le populo a un avant goût de ce que serait une société gouvernée par des sociaux à la manqué.

En outre, c'est pas parce que les bons bougres qui vivent de la mer ont toujours les pieds humides qu'ils ne doivent pas faire risette à la Sociale.

Ohé, du bateau, vous laissez plus monter de bateaux!

Communications

Paris. — Tous les dimanches, après midi, réunion du *Cercle international*, salle Horel, 13, rue Aumaire.

— Tous les jeudis, réunion, 30, rue d'Allemagne, XIX^e arrondissement. Soirée familiale le dimanche.

— Les groupes anarchistes, *les Libertaires* et *la Ligue des Anti-Patriotes*, réunion tous les samedis, salle du Téléphone, 50, rue de Ménilmontant, 20^e arrondissement.

Le dimanche, même salle et même heure, soirée familiale.

— Le « Groupe parisien de propagande anarchiste » organise pour les jeudis des Conférences à la salle Rousseaux, rue Montmartre, et 36, rue Etienne-Marcel.

Le 7 janvier 1892, deuxième conférence par Jacques Prolo. Sujet : Tactique et groupement révolutionnaire.

Troisième conférence, le 14 janvier 1892. Sujet : Matérialisme et spiritualisme, par Ch. Malato.

Quatrième conférence, le 21 janvier 1892. Sujet : Solution de la question sociale par le communisme anarchiste, par Leboucher.

Toutes ces conférences sont publiques. Nous invitons les socialistes de toutes les écoles, ainsi que tous les travailleurs, à venir discuter avec nous les questions économiques et philosophiques qui concernent l'affranchissement humain.

Entrée libre par la rue Etienne-Marcel, en face la Poste.

— Le groupe *Parisien de propagande anarchiste* informe les camarades de Paris et de Province, qu'à l'occasion du tirage au sort, il fera paraître un journal intitulé *le Conscrit*.

Ce journal comme l'indique son titre sera spécialement fait pour démontrer aux jeunes gens, quel rôle ils sont appelés à remplir; leur démontrer la tyrannie de la discipline et l'abrutissement de la caserne. En un mot, ce qu'est le patriotisme!

Nous croyons faire une excellente propagande anti-patriotique, aussi engageons-nous les camarades de Paris et de Province qui en voudraient de nous fixer le nombre d'exemplaires qu'ils désirent et de nous envoyer le montant à raison de 3 fr. le cent pour la propagande.

Il y a urgence! le tirage au sort a bientôt lieu, et le *Conscrit* paraîtra le samedi, 23 janvier 1892.

Adresser lettres et mandats au compagnon Charveron, 7, rue Ernestine, Paris.

— *Procès de l'affaire du 1^{er} mai.* — Mardi, 12 janvier, à dix heures du matin, rendez-vous à tous les copains chez les différents bistrotts de la place Dauphina.

— Groupe *l'Emancipation* réunion tous les mercredis, à 8 heures 1/2 du soir, salle du Gros-Bœuf, 58, rue Greneta.

Les ouvriers tailleurs de province sont prévenus qu'il y a une permanence tous les mercredis de 9 heures à 10 heures du soir.

Clichy-la-Garenne. — Tous les camarades sont convoqués pour le dimanche 17 janvier, à une *grande réunion publique* qui se tiendra à Clichy-la-Garenne, pour combattre dans cette localité l'influence du *socialisme chrétien*.

En présence de la récente formation à Clichy d'un syndicat ouvrier chrétien de plusieurs centaines de membres, nous espérons que tous les compagnons comprendront l'importance de la *contre-réunion organisée* et qu'ils s'y rendront en nombre.

La salle de réunion sera indiquée dans le prochain numéro du *Père Peinard*.

Saint-Denis. — Les compagnons de la banlieue-nord et de Saint-Denis sont convoqués tous les samedis, à neuf heures du soir, salle Lebeau, place aux Gueldres.

Saint-Etienne. — Maintenant que la redoutable série de conférences qu'a faites le compagnon S. Faure est terminée; que, grâce à l'agitation produite, nos conceptions sont discutées dans tous les milieux: chez l'ouvrier comme chez le riche, chez l'employé comme chez le commerçant; que des sympathies se manifestent de toutes parts,

Devant ce résultat obtenu, devons-nous délaïsser le combat; nous renfermer chacun chez nous; attendre qu'un autre conférencier vienne, avec plus ou moins de talent, refaire le procès de cette société marâtre, et exposer nos idées de justice et de liberté, pour nous agiter?

Sûrement non! Convaincus que nous sommes que c'est une lutte incessante, la cohésion constante des efforts de tous, qui nous donnera, à un moment, la force de jeter bas l'édifice social vermoûlu, et faire la place à une société vraiment humaine.

Pour ces raisons, nous prenons l'initiative de convoquer tous les camarades à une réunion qui aura lieu le samedi 16 courant, à huit heures du soir, à l'angle de la place du Peuple et de la rue Mercière. (Entrée par l'allée de la rue Mercière.)

Le but serait de créer une bibliothèque et d'étudier les meilleurs moyens de propagande.

Appel est fait à tous les groupes et compagnons qui pourront disposer de brochures, en même temps qu'à tous les journaux anarchistes. Le montant leur sera envoyé de suite. Adresse: Samuel, 1, rue de l'Épreuve.

Amiens. — Tous les samedis, à 8 h. 1/2 du soir, au local convenu, réunion de l'*Alliance Libertaire*, groupe de vulgarisation anarchiste.

— Tous les premiers et troisièmes dimanches de chaque mois, à quatre heures du soir, réunion des anarchistes, salle Lévêque, 64, rue du Faubourg-de-la-Hotoie.

Boulogne. — Le groupe d'études sociales de Boulogne-Bilancourt, Meudon et le Point-du-Jour invite les travailleurs soucieux de leurs intérêts, à venir discuter les meilleurs remèdes à apporter à leur situation. Réunion du groupe tous les dimanches, à deux heures, salle Lemoult, 81, rue Thiers, à Billancourt.

Lyon. — Le *Père Peinard* est en vente chez le compagnon Paris, 85, rue de Bonnel. En vente aussi les brochures de S. Faure, la *Révolution*, le *Pot à Colle*, l'*Endehors*.

Le copain porte à domicile.

— Le groupe des ennemis de toute candidature fait un appel à tous ceux qui sont fatigués de toute espèce de maîtres, et les invite à venir discuter leurs intérêts, chez la

compagnon. Paris, 85, rue de Bonnel, le lundi 11 janvier, à 8 heures du soir.

— D'accord avec les camarades, le compagnon Séb. Faure, sur le point de quitter de la région, provoque une réunion régionale.

Cette réunion a pour objet de mettre en contact les compagnons disséminés dans la région, de les amener à se mieux connaître, à créer entre eux des relations suivies et à échanger des idées sur les diverses questions de propagande et d'actualité.

Les points suivants sont mis à l'étude:

1^o La manifestation du 1^{er} mai 1892,

2^o Les manifestations périodiques,

3^o Les élections municipales de mai prochain.

Nota. — Réunion publique où seront développées les grandes lignes de l'Anarchie.

Cette réunion régionale aura lieu le 16 janvier courant. Ce jour-là, à huit heures et demie, réunion publique. Le lendemain, à neuf heures du matin, réunion privée; à deux heures de l'après-midi, grand meeting révolutionnaire; à huit heures du soir, grande soirée familiale.

Les compagnons comprendront l'importance de cette réunion; ceux qui pourront y prendre part sont priés d'en aviser au plutôt le compagnon Paul François, 111, rue Rabelais, Lyon, afin que les camarades Lyonnais puissent dès à présent prendre leurs dispositions pour recevoir les amis qui répondront au présent appel.

Besançon. — Les camarades, lecteurs du *Père Peinard* et de la *Révolution*, sont informés que le groupe anarchiste bisontin se réunit tous les vendredis à 8 h. 1/2 du soir, au café du Caveau, 10, rue des Chambrettes, salle réservée.

— Le groupe anarchiste bisontin prie les groupes de la région de bien vouloir envoyer leur adresse en vue d'organiser des conférences dans la région.

Ecrire aux compagnons Reuge, rue de Vigner, 6, à Besançon.

Dijon. — L'*Endehors*, groupe d'études anarchiste, réunion tous les samedis, de huit heures à onze heures du soir, salle réservée, rue des Godrans, café de l'Industrie, 13.

Les lecteurs de la *Révolution* du *Père Peinard* y sont invités. L'entrée est libre. Avis à tous ceux qui veulent leur émancipation intégrale. Des journaux et des brochures sont à la disposition des assistants.

Les compagnons sont prévenus que l'Almanach anarchiste de Sébastien Faure est en vente au prix de 0 fr. 50 l'exemplaire, 0 fr. 60 franco.

Par 25 exemp.: 10 fr. et 11 fr. franco p. la poste

— 50 — 19 " — 20.25 —

— 100 — 37 " — 39 " —

Toutes demandes doivent être accompagnées du montant.

En vente chez Guillaume, 24, rue Ramey, Paris.

PETITE POSTE

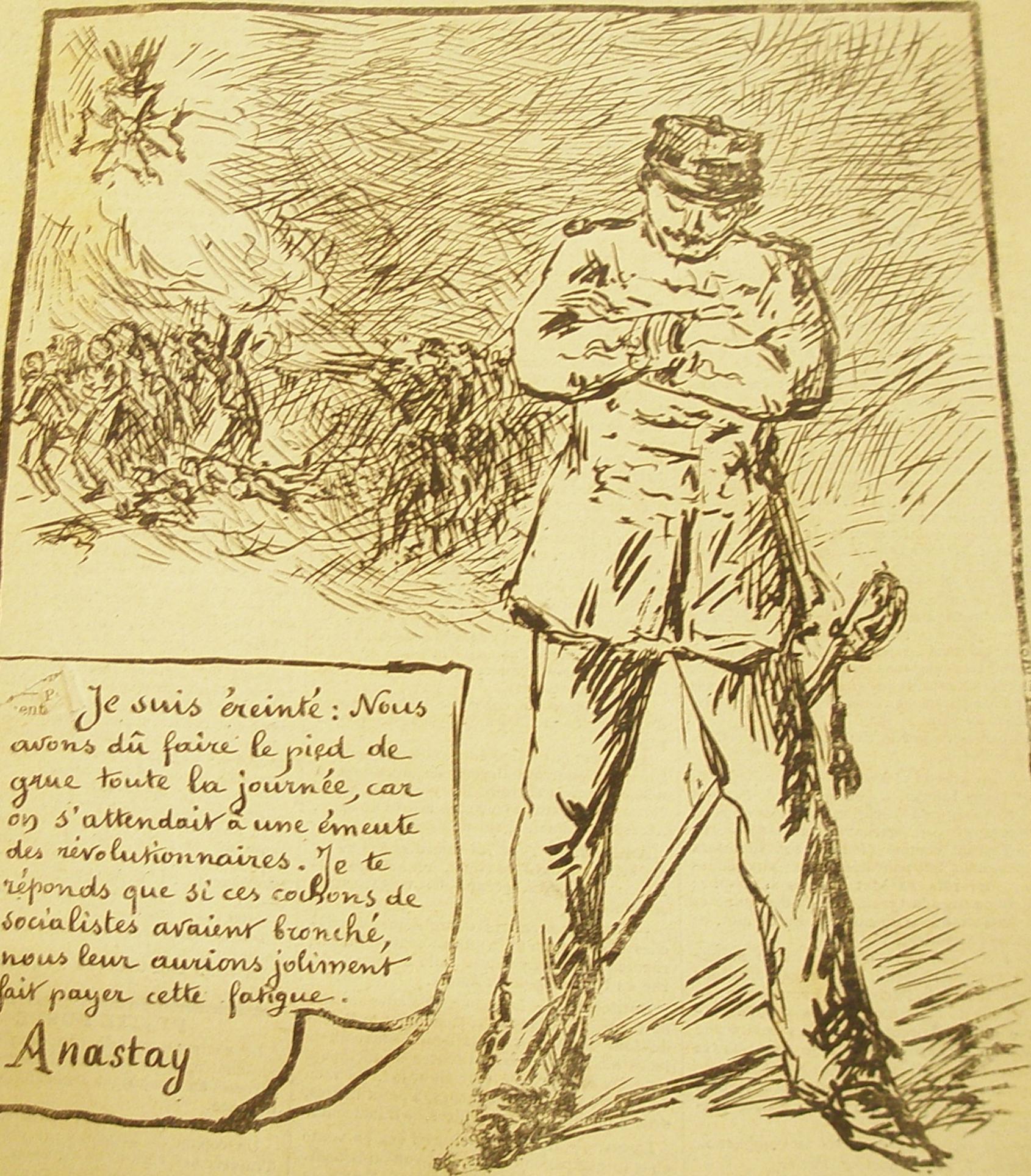
Les compagnons Dutheil, tailleur et Leroyer, cordonnier, sont priés de faire savoir leurs adresses au compagnon Demeuré du Mans. — Urgence.

M. Chantenay. — *Les Primitifs*, 3 fr. 50.

Un copain de Marseille: il y a pas mèche d'insérer des vers ni de chansons.

Le compagnon Leveillé est prié de donner son adresse au compagnon Jourdan, 28, rue Poireau, Puteaux.

L'Imprimeur-Gérant: J. DEJOUX
Imprimerie spéciale du *Père Peinard*,
4 bis, rue d'Orsel, Paris.



Je suis éreinté : Nous
 avons dû faire le pied de
 grue toute la journée, car
 on s'attendait à une émeute
 des révolutionnaires. Je te
 réponds que si ces cochons de
 socialistes avaient bronché,
 nous leur aurions joliment
 fait payer cette fatigue.

Anastay

REVE D'OFFICIER